





Fig. 2 — Obtention des outils de pierre des chasseurs paléolithiques.

la famille de ceux que nous venons de citer. Nous mentionnons cet exemple de la même façon que nous pourrions en rappeler d'autres qui apparaissent dans certains territoires européens de la façade atlantique, après le Paléolithique et le Mésolithique, donnant lieu à une ergologie que certains chercheurs identifient à des inventions locales connues, sous le nom de *mégalthisme*. D'où l'importance de l'exposé que nous suggérons.

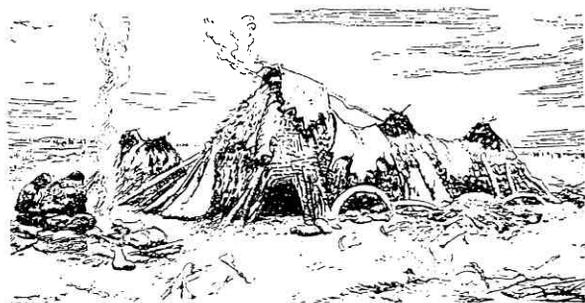


Fig. 3 — Foyers de chasseurs paléolithiques.

Nonobstant, dans le domaine spécifique du sujet qui nous occupe et en limitant notre discours au nord de la Péninsule Ibérique et à la zone pyrénéenne, il est indéniable que la première chose que nous devons considérer est la situation écologique de toute cette frange de paysages, au cours des diverses périodes du Paléolithique, avec ses variations naturelles de la faune et de la flore, mais aussi climatiques et géographiques, dans une période que nous estimons au maximum à quelque 300 000 ans et qui va du niveau primaire des hominidés collecteurs et charognards (*Pré-sapiens*), peut-être prédécesseurs de *Homo erectus*, jusqu'aux chasseurs et

pêcheurs aux caractéristiques totalement différenciées de celles du reste des prédateurs occupant les biotopes dans lesquels ils développèrent leur activité. Dans ce processus dut intervenir de manière décisive cette cérébralisation sur laquelle a tant insisté le défunt maître André Leroi-Gourhan. Celle-ci entraîna le « péché originel » de la « dénaturalisation » avec l'ascèse de l'homme au raisonnement ; raisonnement qui jouera un rôle décisif dans l'adoption de formes particulières de comportement où les nouveaux éléments apportés par ce que nous appelons la culture donnent forme aux élans instinctifs, et par conséquent aux relations grégaires qui vont se développer dans un environnement karstique riche en grottes naturelles fournissant des refuges relativement confortables à la population humaine paléolithique, en même temps qu'à une faune diverse.



Fig. 4 — Foyers de chasseurs paléolithiques.

C'est dans ce paysage que se développent certaines activités techniques imposées par une culture de caractère collectif et social. Ceci fait que les hommes optent pour se dédier à la chasse. Je pense particulièrement à certains types de chasse qui se réalisent à certaines distance des habitats naturels du groupe, pendant que les femmes, probablement à cause des contraintes que leur imposent la gestation et la charge de la progéniture, devront rester près de leurs rejetons et des vieillards, s'occupant, à la fois de la manipulation des produits cynégétiques apportés par les hommes, de la collecte des aliments végétaux dont l'approvisionnement se présente de façon plus ou moins routinière, mais aussi de la « chasse du petit gibier », peut-être d'obtention plus facile que le « gros gibier » qui demeure une activité proprement masculine. Cependant, cela ne signifie pas



Fig. 5 — Aspects de la vie quotidienne des chasseurs paléolithiques.

que l'activité de l'homme exige de plus grandes facultés mentales que le travail des femmes.

La reconstruction de la vie spirituelle et sociale des chasseurs de l'Âge de Pierre se prête à ce que, plus ou moins inconsciemment, le chercheur engagé dans son étude se laisse aller à la science-fiction.



Fig. 6 — Aspects de la vie quotidienne des chasseurs paléolithiques.

Nous savons que des chercheurs très distingués — comme François Bordes, également disparu, sous le pseudonyme de Francis Carsac

— donnèrent libre cours à leur imagination, en écrivant, avec plus ou moins de succès, des romans d'anticipation aux scénarios galactiques ou extraplanétaires. D'autre part, il ne manque pas d'écrivains qui mirent une connaissance de la Préhistoire digne d'éloge au service de la production en série de *best-sellers* que plus d'un de mes lecteurs a dû lire. Pourtant, les pièges qui se trouvent parfois dans une telle littérature sont évidents pour le chercheur. En effet, celui-ci doit inévitablement choisir entre refuser de prendre la responsabilité d'une reconstruction fondée sur l'intuition plutôt que sur des sources documentaires rigoureuses, ou proposer une telle reconstruction en utilisant dans une mesure raisonnable la méthode ethnographique (bien que celles-ci ont été tant de fois blâmées par les archéologues) pour élaborer des concepts généraux analytiques, théoriques et formels, fondés surtout sur la connaissance ethnographique des « primitifs contemporains », dont nous ne doutons pas que le niveau culturel se rapproche davantage de l'ère paléolithique que le l'ère atomique — quoiqu'on argumente autour de possibles involutions et évolutions.

C'est pourquoi, au moment où nous essayons de connaître la technologie, l'économie, la société et l'idéologie des chasseurs de l'Âge de Pierre, nous sommes nombreux à penser que la compréhension sera facilitée si nous connaissons les comportements sociaux de diverses communautés contemporaines de chasseurs-collecteurs et parallèlement, le fonctionnement et les *performances* de leurs armes de chasse. Ici se trouvent, par exemple, les Paléosibériens, les Esquimaux, certains Amérindiens canadiens et des Montagnes rocheuses, les tribus de la Terre de Feu d'Amérique du Sud, les aborigènes australiens, les Semang de Malaisie, les Tasaday et Negritos

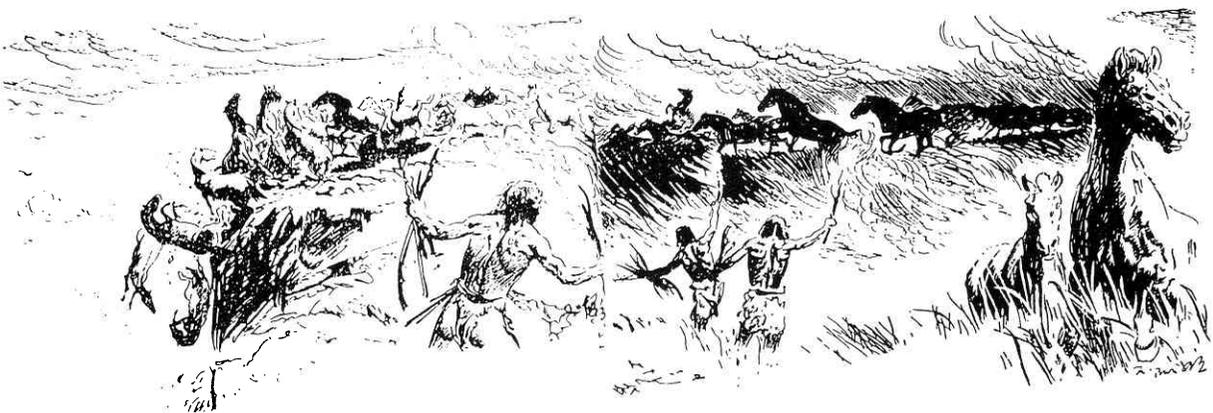


Fig. 7 — Reconstitution imaginaire du précipice de Solutré avec les chevaux sauvages conduits à la mort par les chasseurs solutréens.

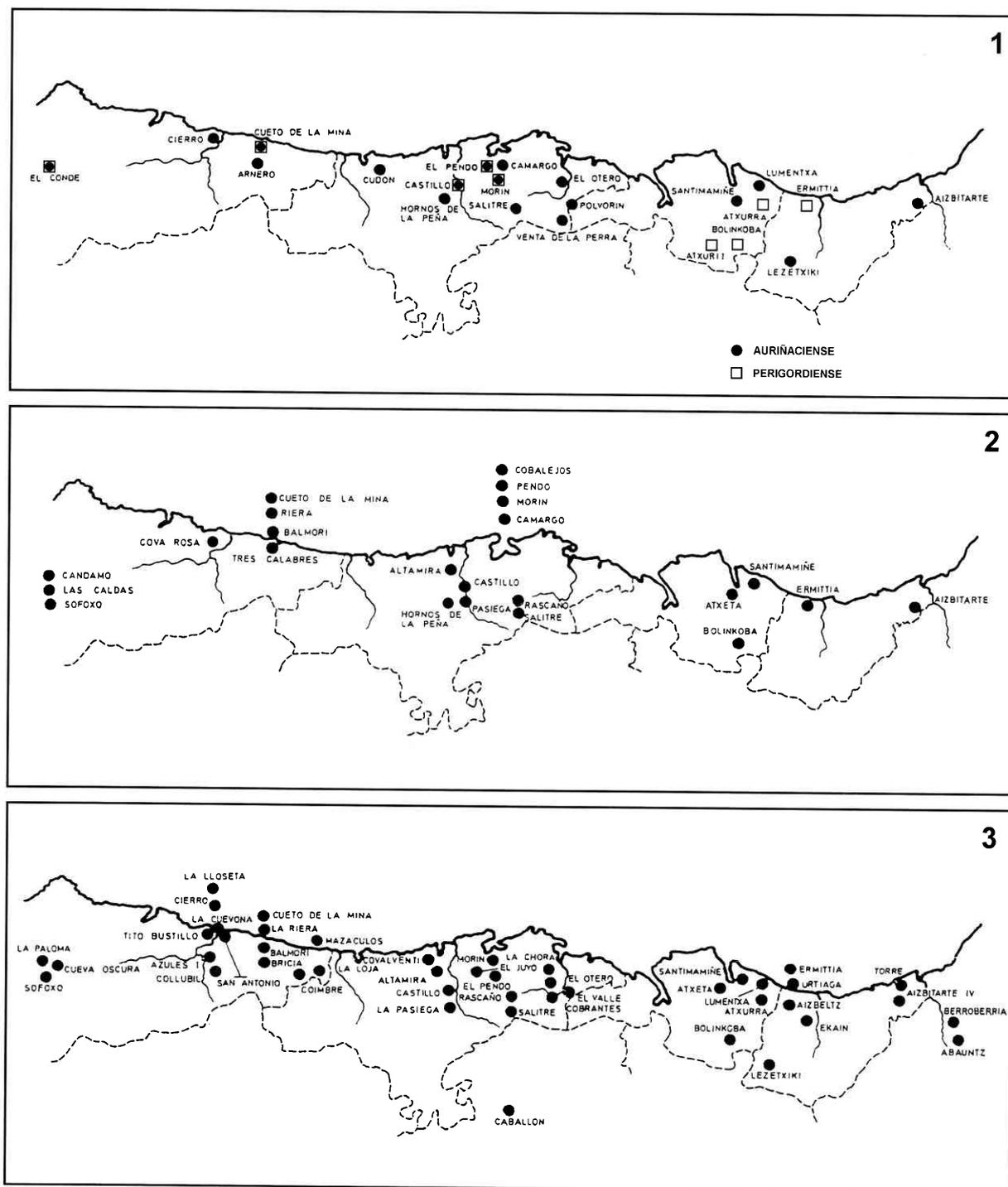


Fig. 8 — Situation des principaux gisements aurignaciens/périgordiens (1), solutréens (2) et magdaléniens (3) de la corniche cantabrique (Nord de l'Espagne), aujourd'hui témoins de la présence des chasseurs paléolithiques.

des Philippines, les natifs des Îles Andaman, les Pygmées et les Bochimans de l'Afrique Équatoriale et Sud-Occidentale.

Les avatars de ces primitifs, parmi d'autres, peuvent aider le chercheur — au moment où celui-ci commence son étude, pas après — à comprendre les idéologies et conceptions sociales des bandes de chasseurs paléolithiques.

En effet, les idéologies des peuples primitifs présentent sans doute des analogies avec celles de l'homme paléolithique, qui les différencient de celles des groupes sociaux humains d'un niveau plus élevé et qui connaissent des ordonnances communautaires ou « supérieures », comme par exemple l'organisation en tribus, dont nous ignorons si le chasseur paléolithique



Fig. 9 — Chasseurs paléolithiques en action.

l'a connue. Nous avons du mal à l'imaginer, dans l'état de nos connaissances, dépassant le *niveau de bande*. Peut-être convient-il de signaler que nous utilisons le mot « bande » sans les connotations qu'avait le mot « horde », si cher aux premiers anthropologues britanniques et utilisés *ad nauseam* pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle.

Un des aspects peut-être les plus significatifs qu'offre la société paléolithique a été le nomadisme, exigé par sa propre économie prédatrice. Nomadisme évident dans de nombreux gisements archéologiques, de la corniche astur-cantabrique, bien qu'avec de considérables variations dans la fréquence et la durée des déplacements, plus ou moins semblables à ceux

que pratiquent encore aujourd'hui les primitifs contemporains — les Bochimans du désert de Kalahari, par exemple — et qui les obligent à transporter avec eux tous leurs biens.

Le mode de vie nomade, s'il exista effectivement dans les sociétés paléolithiques, a certainement influencé d'une manière ou d'une autre l'organisation sociale. Naturellement, en accord avec les ressources offertes par le territoire et ses enclaves particulières, de nombreuses variantes sont possibles. Il y a aussi le fait démographique : certaines sociétés de chasseurs-collecteurs ont pu être formées d'un plus grand nombre d'individus que d'autres et ce nombre à pu également varier d'une saison à l'autre. Dans l'environnement cantabrique ou pyrénéen, cette variation imposa l'adoption de différentes techniques de chasse. De toute façon, l'étude archéologique des sites d'occupation ne permet en aucun cas de déduire l'existence de communautés comparables aux plus modestes établissements qui, à la fin du Würm et après l'émergence de la dénommée « révolution néolithique », ont commencé à se manifester au Proche-Orient, en Asie Antérieure et dans le domaine balkanique européen, configurant déjà l'apparition de nouvelles communautés fondées sur l'agriculture, peut-être contemporaines de celles qui apparaîtront en Europe Atlantique épipaléolithique et qui, après le Mésolithique, arriveront à s'organiser en sociétés tribales naissantes.

Aujourd'hui, au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle, l'évidence archéologique, complétée par la construction de modèles par ordinateur, paraît mettre en évidence que la petite dimension des communautés de chasseurs et leur faible densité de population les a privées de ressources d'intégration à des niveaux plus élevés, déterminés par leur propre évolution socio-politique et que certains auteurs, avec un certain optimisme, arriveront à inclure dans ce que les anthropologues marxistes appelèrent les « sociétés pré-capitalistes ».

Très probablement, la faible intégration qu'ont connue les familles dans ce type de société qu'il y a lieu de dénommer sans plus *société de bandes*, se limitait à des unions parentales obtenues par les alliances matrimoniales. À cet égard, les spéculations ont donné lieu à une très grande bibliographie. Normalement, l'organisation de parenté vue ainsi ne se présenterait pas compliquée par la reconnaissance de *clans et de lignages* qui est typique des sociétés tribales assez denses. D'autre part, la « bande »



Fig. 10 — La célébration de rites magiques et religieux sont probablement déterminants pour l'émergence de l'art rupestre paléolithique dans les sanctuaires/cavernes connus et utilisés par les chasseurs quaternaires.

nous est présentée comme une entité sociale vague, sans limites définies. Mais il est évident que ce que nous appelons *famille*, forme initiale d'agrégation parentale, se présente comme l'unique groupe solide, indépendamment du fait que les frères et leurs familles puissent se retrouver de temps en temps et parfois chasser et récolter ensemble. Le groupe plus ample — la bande — sera ainsi défini par la pratique de l'exogamie et dans quelques cas, après que certains de ses membres se seront manifestés, comme « propriétaires » usagers d'un territoire de prédation déterminé. En tout cas, la remémoration ou la récitation en groupe de « mythes d'origine », ainsi que la célébration de divers rites de nature variée, aideront à différencier une communauté/bande d'une autre. De toute façon, les couples qui établissent ou intensifient les relations entre les bandes ont pu contribuer réciproquement à la différenciation des groupes et à l'apparition de subdivisions de la société de nature familiale, même si les liens de parenté persistent.



Fig. 11 — L'ours des cavernes (*Ursus spelaeus*) concurrent dangereux pour l'homme quaternaire dans l'occupation des cavernes, dans le paysage karstique de la corniche astur-cantabrique du Nord de l'Espagne.

Il y a lieu de signaler aussi que puisqu'il n'existe pas, dans les sociétés de bandes, d'institutions ou de groupes spécialisés d'un point de vue économique, politique ou religieux, ceci supposerait un niveau assez élémentaire. Ainsi, la famille constituerait « le système » qui jouerait tous les rôles. La division économique du travail se réaliserait grâce aux différences d'âge et de sexe et les fonctions politiques, telles que le « leadership » ou le gouvernement du groupe, seraient également en relation avec les classes d'âge et le sexe. D'autre part, les familles pratiqueraient des cérémonies importantes dans la vie du groupe, telles que les dénommés *rites de passage* qui marquent la naissance, la puberté, le mariage et la mort de l'individu, et dont la transcendance a été signalée, il y a très longtemps, par Arnold Van Gennep.

Comme il a déjà été indiqué, il semble logique de supposer également que le Paléolithique inférieur et moyen ont pu connaître intégralement certaines formes de *société de bandes*



Fig. 12 — Gisements épi-paléolithiques dans le Levant de la Péninsule Ibérique avec art rupestre, témoins millénaires de la présence tardive des chasseurs au Post-glaciaire.

qui se seraient transmises au Paléolithique supérieur même si, à partir de ce qu'on pourrait appeler « l'épisode solutréen » sur lequel on a tant écrit, on pourrait peut-être parler de l'émergence de nouveaux types d'agrégation sociale, qui ont commencé à se mettre en place sur le littoral astur-cantabrique et dans les Pyrénées pendant l'horizon magdalénien et qui devront cristalliser dans une *société tribale* proprement dite. À notre avis, celle-ci se manifestera à l'épipaléolithique par des configurations particulières qui prendront, avec la sédentarisation, des formes propres au Proche-Orient et dans le vaste domaine appelé à constituer le dénommé Croissant Fertile, mais aussi en Asie Centrale, avec l'éclosion des premières sociétés fondées sur le pacage et sur l'exploitation du bétail. Dans le domaine européen que Marija Gimbutas a appelé « *Old Europe* » des structures particulières voient le jour : elles sont les legs des chasseurs paléolithiques que l'on n'a pas oubliés.

Dans cet essai d'approche de certains aspects concrets de la société paléolithique, il est évident

en de nombreuses occasions que l'individu est amené à participer à des activités collectives dont la principale est la chasse, en raison du faible développement technologique de la société dans laquelle il s'intègre fatalement. Il y a lieu d'imaginer que les tâches féminines étaient peu créatives, en dépit d'une théorie contestable qui souligne le rôle qu'elle a pu assumer dans la société des chasseurs paléolithiques, dans laquelle le *travail en équipe* dépend du nombre d'hommes, du type de chasse, de la nature du terrain, de la compétence et de l'intelligence de chacun, ce qui contraste avec les tâches qui semblaient être assignées à la femme qui, indépendamment de la récolte de baies, fruits, racines, rhizomes, insectes et petits animaux a pu collaborer avec efficacité dans la réalisation de battues cynégétiques (traques ou rabats).

Un thème assez répandu par le traitement de certaine documentation archéologique a fait penser à quelques-uns que les activités de chasse et de pêche ont dû occuper à *temps complet*

les bandes de chasseurs/collecteurs, qui précisément devaient vivre dans un bas niveau de développement culturel par manque de temps pour « améliorer » ou « construire » leur culture. Néanmoins, il n'en est rien, puisque la simplicité même de la technologie et le manque de contrôle sur l'environnement amènera l'homme paléolithique, de même que beaucoup de villages de chasseurs-collecteurs, à jouir d'une grande quantité de temps libre, vivant une existence idyllique dans une espèce de paradis, telle celle du *Bon Sauvage* qu'ont imaginé les philosophes et utopistes de l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Marshall Shalins a déjà tenu comte de cette situation dans un livre aujourd'hui classique dont la glose subsiste encore. Néanmoins la supposée simplicité technologique de l'homme de l'Âge de Pierre a dû l'empêcher, en de nombreuses occasions, de disposer de moyens pour la préservation et le stockage des aliments (végétaux ou animaux) à moins qu'ils ne les aient congelés, fumés ou soumis à d'autres procédés de conservation.

En ce qui concerne les aliments d'origine végétale, il est indéniable qu'ils sont difficiles à stocker, bien qu'occasionnellement graines et fruits secs puissent être conservés en prévision de manque ou de pénurie de chasse, grâce à des corbeilles ou des containers fabriqués *ad hoc*, similaires à ceux qu'utilisent les Amérindiens de Californie et dans des domaines déterminés d'Afrique, d'Asie du Sud-Est et du monde océanique, mais aussi au Nord-Ouest de la Péninsule Ibérique. Et c'est le fait que beaucoup d'aliments sont périssables qui imposait, une fois obtenue une certaine quantité, l'arrêt de toute activité cynégétique ou collectrice jusqu'à

la fin de la réserve, dépensant les possibles excédents.

D'autre part, le manque de contrôle sur l'environnement — à moins d'en appeler à la propitiation des Pouvoirs Supérieurs — a pu avoir un effet similaire. En réalité, la chasse est bonne ou elle ne l'est pas... Les poissons peuvent abonder; les plantes, les fruits, les baies peuvent mûrir et les racines peuvent être comestibles seulement en certaines saisons et dans des lieux déterminés. Ceci suppose que, dans certains endroits, on a pu chasser sans restriction mais que, dans d'autres, les groupes ou bandes devaient s'en tenir à ce qui existait sans jamais prétendre atteindre l'impossible, indépendamment du fait que certains produits pouvaient être aisés à se procurer et d'autres pas. Ceci fait penser que plus le techno-complexe culturel du groupe était primitif, plus il disposait de temps libre et le genre de vie imposait à la longue le rassasiement ou la pénurie.

Considérant la chasse dans la Préhistoire sous ce point de vue, il est évident que des typologies comme celles élaborées par Bordes et Laplace et perfectionnées par leurs épigones, mais aussi par le belge Jean de Heinzelin de Braucourt, de qui nous avons tant appris, peuvent nous être précieuses pour tenter de comprendre les activités économiques de l'homme préhistorique, et parmi celles-ci la chasse en Europe paléolithique et, dans notre cas, dans le paysage que le Nord de l'Espagne et l'environnement pyrénéen ont offert à l'époque quaternaire.

#### Note

Les dessins qui illustrent cet article sont de Zdeněk Burian, Prague, 1961.

Adresse de l'auteur :

José M. GÓMEZ-TABANERA  
Av. Presidente Carmona, 2-14  
E-28020 Madrid (Espagne)